

Béatrice LIBERT



Photo : J.-L. Geoffroy

Par Marie-Thérèse VANDERMEULEN

2004

Service du Livre Luxembourgeois

Seize ans. J'avais seize ans lorsque j'ai découvert Paul Éluard. Le surréalisme. Cette poésie simple, naturelle, fulgurante aussi, m'a séduite, m'a fait basculer dans un autre monde.

(Préface de *Baisers volés à Paul Éluard*)

Beaucoup d'adolescents aiment, dans l'œuvre d'Éluard, les textes qui parlent d'amour et de fraternité. Ceux qui ont séduit Béatrice Libert sont généralement d'une autre époque. Ce n'est pas le temps de Nush ou de Dominique, c'est le temps de Gala, celui du surréalisme et des compagnons inspirés (*Capitale de la douleur; L'amour la poésie*). *Baisers volés à Paul Éluard, Remparts* marquent un goût certain pour l'image mystérieuse, la comparaison inattendue, la perception d'une seconde réalité.

Fille spirituelle d'Éluard, elle l'est aussi de Queneau. «*J'aime les mots / les mots balises / les mots balourds...*» «*Je couche avec les mots / passion incestueuse et belle.*» Écriture ludique, certes, et qui se prête admirablement aux suggestions de l'érotisme. Mais aussi calligraphie de l'angoisse et de l'incertitude. Dans ces poèmes qui donnent l'illusion de la limpidité, il faut chercher des

mots qui en suggèrent d'autres, dont les sonorités font jaillir des significations qui n'avaient pas attiré le regard.

Éluard, Queneau. Verlaine aussi, car les poèmes de Béatrice Libert se parent çà et là de touches impressionnistes qui rappellent les *Romances sans paroles* tandis que l'espièglerie cadencée et désinvolte de certains autres s'apparente à celle des *Aquarelles*.

***Lalangue du désir et du désarroi*, sans rompre avec Éluard, dont un distique est cité, marque le début d'une inspiration que Béatrice Libert ne doit plus qu'à elle-même. L'originalité de l'œuvre tient à l'évocation de la genèse du poème : la souffrance et la joie – l'effort et la rupture. Pas de dédicace, pas d'embrayeur emprunté. Tableaux brefs, traits incisifs, parfois mystérieux, suite de poèmes qui dit la naissance du poème.**

***La Passagère* et *Le bonheur inconsolé* s'inscrivent dans le courant de la poésie intimiste contemporaine, à côté d'A.-M. Kegels ou d'H. Dorion. Les comparaisons cèdent la place aux métaphores où le lecteur découvre la vision du poète en même temps que l'objet évoqué. Qui ne retrouverait dans *Le bonheur inconsolé* ses propres inquiétudes et ses regrets? Mais les mots mêmes qui disent la faille lui donnent visage humain et signification**

indépendante. On sort de cette lecture en se connaissant mieux soi-même.

Surréaliste, Béatrice Libert ? Oui, car l'image, chez elle, permet d'accéder à une autre vision de la réalité. Mais le goût des mots, de leur rythme, de leur sonorité et de leur polysémie fait de ces textes d'inspiration spontanée des merveilles de recherche verbale, enfantées par un long travail.

Biographie

Née à Amay-sur-Meuse, le 1^{er} décembre 1952, elle vit et enseigne à Liège.

Mariée, elle a deux fils.

Professeur de français et de théâtre ; bibliothécaire.

Membre de l'Association des Écrivains Belges et du Conseil International d'études francophones.

Déléguée des éditions de L'Arbre à paroles et de la Maison de la Poésie d'Amay.

Poète, nouvelliste, essayiste, critique, conférencière, animatrice en ateliers d'écriture.

Poèmes traduits en plusieurs langues.

Passionnée par l'art sous toutes ses formes, elle écrit en collaboration avec des peintres et des photographes.

Elle s'est vivement intéressée à la poésie des femmes et à l'œuvre de Jean Joubert.

Elle écrit aussi pour la jeunesse.

Le chant est dans l'oiseau.

L'oiseau est dans son chant
et tout le ciel, en son désir de chanter.

Et toi, toujours à courir après toi-même,
es-tu dans ton poème ?

Le poème est-il en toi ?

Est-il cette lumière noire derrière toi ?

Béatrice

inédit

Bibliographie

Poésie

- *Invitation*, Thalia, Liège, 1979. (épuisé).
- *Parades*, André De Rache, Bruxelles, 1983. (épuisé).
- *Baisers volés à Paul Éluard*, suivi de *Remparts*, Vie Ouvrière, Bruxelles et Pierre Zech, Paris, 1989.
- *Lalangue du désir et du désarroi*, L'Arbre à Paroles, coll. *Buisson ardent*, Amay, 1991.
- *La Passagère*, Vie Ouvrière, Bruxelles et Pierre Zech, Paris, 1994.
- *Le bonheur inconsolé*, L'Arbre à Paroles, Amay, 1997. Prix Amélie Murat (France) mai 1997.
- *Vol à main nue*, L'Arbre à Paroles, coll. *Traverses*, Amay, 1998.
- *Le rameur sans rivage*, La Différence, Paris, 1999.
- *Deux enfances*, Le Poémier de Plein Vent, Bergerac, 1999.
- *Regards croisés*, photos de Étienne Pierlot, La Porte, Laon, 1999.
- *L'heure blanche*, Encres Vives, Colomiers, 1999.
- *En vertu de nous-mêmes*, avec 7 encres de Maria Desmée, Tétras Lyre, coll. *Lettrimage*, Soumagne, 2001.
- *Petit bréviaire amoureux*, avant-dire de Marcel Moreau, coédition Les Écrits des Forges, Trois Rivières; L'Arbre à paroles, Amay et Grand Océan, 2002.
- *Le passant fabuleux*, avant-dire de Jean-Marie Magnan, Autres Temps, Marseille et Les Écrits des Forges, Trois Rivières, Québec, 2003.
- *Le jardin fragile*, dessins de Martine Chittofrati, Alain-Lucien Benoît, coll. *Raffia*, Rochefort-du-Gard, 2004.
- *Être au monde*, La Différence, Paris, 2004.
- *Litanie pour un doute*, Encres Vives, Colomiers, 2004.

Pour la jeunesse

- ***Un arbre cogne à la vitre***, Pluie d'étoiles, Toulon, 2000.
- Poèmes repris dans les anthologies de Hachette, coll. *Fleur d'encre* et du Seuil.

Essais

- **Jacques Henrard, Pierre Coran, Robert-Lucien Geeraert** dans ***Cent auteurs***, anthologie de littérature française de Belgique, Anne-Marie Trekker et Jean-Pierre Vander Straeten, La Francité, Bruxelles 1982.
- ***La classe de français en fête***, essai didactique, Dessain, Liège, 1983. (épuisé).
- ***L'amour dans la poésie des femmes : de Christine de Pisan à Hélène Dorion***, dans *Poésie et Amour*, actes de la XIX^o Biennale de Poésie, Liège, 1994, Maison internationale de la poésie, Bruxelles.
- **Jean Joubert**, en collaboration avec Maire-Christine Masset, *L'Arbre à paroles*, Amay, 1996. Prix Marcel Lobet.
- ***Quelques femmes poètes en Belgique francophone***, *Lieux d'Être* n^o 22, Lille, 1996.
- **Marie-José Viseur**, *Dossier L*, Service du Livre Luxembourgeois, Marche, 1999.

Livres d'artistes

- ***D'encre et d'écorce***, 8 poèmes manuscrits en regard des peintures de Jacques Clauzel, A travers, Gallargues-le-Montueux, 2001. 12 exemplaires numérotés et signés.
- ***Le souffle***, poèmes accompagnés des gravures Jean-Marc Lattion, Anima Mundi, Belvèze-du-Razes, 2002. 30 exemplaires numérotés; 2^e édition.
- ***Regards***, 9 poèmes manuscrits d'après 9 gravures sur bois de Pierre Laroche. 28 exemplaires numérotés et signés, sous emboîtage, chez les artistes, 2003.
- ***La Source***, poèmes manuscrits en regard de peintures aux sables de Michel Fabre. 25 exemplaires numérotés et signés; couverture en papier chiffon imprimée par Jean-Claude Bernard, Atelier Encre et

Lumière à Cannes-Clairan ; chez les artistes, automne 2003.

- ***Portiques de la nuit***, avec sept diptyques peints à l'acrylique de Jacques Clauzel, insérés au cœur de feuillets pliés en quadriptyques et manuscrits à l'encre de Chine par l'auteur ; À Travers, Gallargues-le-Montueux, 2004. Cinq exemplaires numérotés et signés, sous emboîtement.

Traduction

- ***Lalangue du désir et du désarroi / Lingua desiderio sgomento***, 3^e édition bilingue, traduction italienne de Francis Tessa, L'Arbre à paroles, coll. *Traverses*, Amay, 1995.
- ***Migraine / Migräne***, version allemande de Rüdiger Fischer. Ed. En Forêt, anthologie, Rimbach, 1996.
- ***Le rameur sans rivage / Vlăslas fara tarm***, Universal Dalsi, Bucarest, 2002. Anthologie bilingue. Traduction roumaine de Constantin Abaluta.

Poèmes parus en revues et anthologies

- Articles critiques dans *L'Arbre à paroles*.
- Articles critiques et culturels dans *Pourtours*, magazine trimestriel publié à Marseille par les éditions Autres Temps.

Textes et analyses

I

*Un chevreuil court dans mon sang
vers il ne sait quelle clairière
vers il ne sait quel fusil*

*Et l'or levé à ses sabots
est un rire de forge allumé dans le noir*

(Lalangue du désir et du désarroi)

La métaphore est riche. L'adjectif possessif *mon* indique sobrement la référence à la personne du poète. *Chevreuil* suggère à la fois grâce, légèreté, inquiétude, rapidité. L'isotopie (*court, clairière, fusil, sabots*) confirme ces connotations. Le procédé est subtil, car il décrit des états d'âme par un intermédiaire physiologique (*sang*) connu du poète seul. *Clairière* est ambivalent, indiquant à la fois la lumière et le risque de mort, tandis que *fusil* ne laisse aucun doute. L'anaphore de *vers il ne sait quel(le)* appuie la connotation d'inquiétude. On rapporte facilement *l'or levé à ses sabots* à l'automne, saison de la chasse et des feuilles mordorées, conjuguant ainsi beauté et danger. Les cinq vers s'achèvent sur un alexandrin bien balancé. Le mythe créateur, déjà présent dans le recueil (*la mer enfantant le jour*) apparaît cette fois dans la personne du forgeron (*rire de forge*). La lumière de la *clairière* relayée par *l'or* des sabots, atteint son apogée en se diffusant comme un *rire*.

Le dernier vers ramène au premier. La puissance lumineuse du rire de forge souligne la parenté entre la course du chevreuil pourchassé, qui crée sur son passage une impression de lumière et de beauté, et le poète qui éprouve dans tout son être l'inquiétude et la fièvre de la création.

II

*La lumière aiguisée aux couteaux de la nuit
danse au jardin suspendu
de l'insomnie*

*L'ombre sourit
À ses paupières naissent des anémones*

(Lalangue du désir et du désarroi)

Les connotations de la lumière sont généralement favorables. Mais *la lumière aiguisée* implique immédiatement l'inconfort : éclair, arc électrique, ou encore reflet sur une lame (*aux couteaux de la nuit*). Les connotations de la nuit, aussi, sont pénibles : l'obscurité accentue l'intensité des éclairs suggérés par *aiguise*. Un *jardin suspendu* est un jardin en terrasses. L'épithète *suspendue* lui confère une instabilité annoncée par le verbe *danse*. L'isotopie qui traverse *aiguisée, couteaux, danse, suspendu* soutient l'impression de mouvement et de vertige. *Insomnie*, au troisième vers, est la clé de la métaphore filée des deux premiers, qui paraît décrire les manifestations physiologiques de la migraine, cette migraine à laquelle Béatrice Libert consacra onze poèmes dans *La Passagère*.

Dans le distique final, la souffrance s'apaise. *L'ombre sourit* s'oppose à *la lumière... danse*. *Sourit* qui exige un sujet humain englobe la personne du poète dans l'impression du bien-être retrouvé. Les *anémones* sont un symbole de renaissance, car, dans le mythe, elles éclosent du sang d'Adonis tué. Elles y sont rouges. Sans pouvoir affirmer que la couleur aide à créer l'image, on passe de la lumière à l'ombre, de l'instabilité au repos, suggéré par la naissance de fleurs. Le désarroi des trois premiers vers s'efface devant l'idée de beauté qui s'attache aux anémones. Dans la ligne générale du recueil, ces cinq vers évoquent sans doute aussi un moment de la genèse de l'œuvre poétique.

III

À Francis Tessa

*Le gris chez nous est vert à la naissance
Brume cueillie au corps des fleuves
Pelage d'eau primordiale*

*Il aiguise les toits
Oraison du pays au sommet de ses chants
Clartés faufilees pour le rêve des hommes*

(Le bonheur inconsolé)

Au beau décasyllabe *Le gris chez nous est vert à la naissance*, qui se retient aisément, succèdent des vers de huit et de six pieds, pour s'épanouir en alexandrins.

Chez nous, souligné à la césure, et la dédicace à Francis Tessa, directeur de la Maison de la Poésie d'Amay, situent l'évocation dans la vallée de la Meuse. Le *gris* des maisons, le *vert* de la végétation, nous les connaissons.

Brume cueillie au corps des fleuves /Pelage d'eau primordiale : Primordiale est important. Comme dans beaucoup de cosmogonies mythiques, l'eau est l'élément générateur. Ici, elle suscite le paysage. Le *gris* est le *pelage* de l'eau, terme qui implique la vie, celle de l'animal qui en est revêtu. Le *vert* de la végétation qui fait place au *gris* des habitations suggère aussi la vie. De cette *Brume cueillie au corps des fleuves*, le

regard s'élève vers les *toits* des maisons. *Aiguise* dénote les toits en pente et connote une tension, un effort.

Oraison du pays au sommet de ses chants achève en prière l'expression poétique des *chants*. Dans le ciel, le gris n'est plus que le nuage qui donne à la lumière cet aspect de *clartés faufilees*, provisoires, toujours prêtes à se défaire et se refaire. *Chants, oraison, rêve des hommes*, conduisent au sens figuré de ces *clartés faufilees* : élévation de l'âme et de l'esprit. De la ligne de force du *gris* ponctué de *vert*, on passe en levant les yeux à ces *clartés* incertaines, qui par là-même conduisent à rêver...

Extraits

Dormir la lune dans un œil et le soleil dans l'autre

Paul Éluard

*Dormir la lune dans un œil et le soleil dans l'autre,
l'étoile entre les lèvres
le vent entre les doigts.
Dormir ainsi, sans bouger, l'âme tremblante...
Fermer un œil, oublier l'autre.
Rouler pensées vers la fontaine.
Garder soucis au fond du puits.
Dormir la lune dans un œil et le soleil dans l'autre...*

*La paupière tombe sur l'ennui, l'autre se lève sur la joie.
Tailler des arcs en demi-lune
Tailler des rêves en biseau
et puis garder dans le regard
l'ombre ensablée de la lune
et le sang chaud d'un long soleil.
Dormir la lune dans un œil et le soleil dans l'autre...
Courir, marcher, dormir,
aimer
mais toujours sous la lune ensoleillée...*

(Invitation 1967-1977)



Attente

T'attendre – Te réinventer – Te conter mes secondes – Te réinventer – Te conter mes heures – T'attendre – Te réinventer – Te conter ma tristesse, ma douleur, ma langueur – Te réinventer – Peindre ton visage, ton ombre, ton sourire – T'attendre – Me dénouer en silence – Trembler de solitude – T'attendre – Te réinventer – M'anéantir en ton absence – Te chercher – Te créer – T'attendre – T'attendre à l'ombre – Sans rien dire – Sous l'oeil hagard du présent – Petite – Enfant – Minuscule – À point pour le rêve ou le cauchemar – Te réinventer – T'attendre avec toi en moi – Avec toi dans mes yeux, dans mon ombre, dans ma voix – Avec toi dans mes pas, dans mes gestes, sur ma croix – T'attendre – Nous réinventer – Penser à l'imparfait – Epuiser le passé – Engloutir le présent horrible et nous réinventer au plus creux de moi-même.



Ensemble

*Tu m'as appris à être belle
à vivre nue même vêtue
à donner plus que mon visage
Tu m'as révélé
les chemins troubles de mes yeux
frangés de nuits et de licences
les sentes beiges de mes hanches
fouillant ma forêt de caprices
la prison blanche de mes mains
où fuit captive ta tendresse
Tu m'as appris à être celle
que l'on possède et dont on rêve encor*

(Parades)



Prune

*J'ai pris goût au mot PRUNE
J'en mords le P et l'R à belles dents croque-lettres
En l'U coule le jus de la drupe brunette
Corsaire le bruit gicle en ma bouche sucrée
Le N prude jouit du bonheur
d'être chair si pulpeuse
Et l'E comme écarté – écartelé
figure le noyau
que le gourmand expire*

(Baisers volés à Paul Éluard suivi de Remparts)

•••••

*Les mains nues
elle hésite à tresser ses vertiges
glisse un chagrin vert dans sa poche
et tombe à genoux
dans le feu de son rêve*

*

*L'arbre rouge
rature son espace
efface la danse de son corps
oublie ses racines
où les mots se sont tus*

*

*Elle a rangé l'eau dans sa cruche
l'herbe dans son carré vert
la lumière dans son miroir
l'étrange dans son âme*

*

*Reconnais dans l'arbre
la paraphrase de ton silence
celle qu'un soir arrachera
au pédoncule de ta vie*

(Lalangue du désir et du désarroi⁽¹⁾)

•••

Migraine

*Parfois elle dort à l'envers dans son âme
Un chat perdu dans la poitrine
une musaraigne folle dans la tête
des serpents soyeux dans les doigts*

Un mot découd le jour qui ne se recoud pas

*

De vive voix

*L'aube avoue
l'imparfaite beauté des choses
Du cahier de sa mémoire
elle égrène les jalons de ses chemins
les chanterelles de ses joies
les framboises de ses doutes
Elle écoute au clocher
le hoquet de l'heure
et boit le thé
dans le bol de l'étang*

1. (...) Lalangue dite maternelle, et pas pour rien dite ainsi. Lacan

*Elle parfume la journée
d'un vent de café noir
servi à point*

*

L'orbe bleu

*Je couche avec les mots,
passion incestueuse et belle !
N'est-ce pas là, dit-on,
ma langue maternelle ?*

*

*Au soir
il nous faudra rentrer le pain coudre le beurre tondre la nappe
convertir les couverts à tâtons dans l'eau chaude ameuter bols et
tartinières secouer les éclats du jour en miettes sur la table tenir
au chaud dans le coffre du poêle les aveux les baisers arroser le
poème non lu laisser la table ouverte aux rires de septembre pour
que chacun repense dans le froid insensé à ce qui nous tient
serrés.*

(La Passagère)



*Quel mot te manque à la jointure du soir ?
Celui où prendre appui ?
Où perdre nuit ?
Un creux sommeille en toi longant la parole filoute...
N'as-tu rien oublié ou perdu dans le jour ?*

*As-tu éteint le gaz ? Nourri la chatte ?
Arrosé le yucca ?
As-tu prononcé les mots qu'il fallait ?
Alors quel est celui qui te manque
à la jointure de ce soir et dont tu ne sais rien ?
Tu as beau insister, attendre avec la patience de l'herbe
Il ne vient pas. Il faudra dormir sans. Tu le devines.
Quelque chose te dit même que ce ne sera pas facile.
Que tu auras plus froid.*

*

*Que sais-tu de ce poème qui vient,
révélé à lui-même en une ascèse douce ?*

*De ce que tait notre origine,
calme avant l'aube,
gerçure avant l'écrit ?*

*Jette donc ta soif
et sois plus légère que l'attente,
plus vide que le bol ébréché.*

*

*Écrire au plus près de l'humain
Fer de lance jeté contre l'oubli
Eau sacrificielle et feu d'offrande
Lame bleue du poème à glisser sous la peau*

*

*Quand j'entrerai dans le dernier poème,
que ce soit à bas bruits de gorge humaine.
La main sur le vide comblé*

*retiendra ce vert du vent
qui m'aura traversée.
Car je serai légère,
de la racine jusqu'au faite,
pour éventrer le noir
d'où je rejaillirai.*

*

*Il n'y a pas de fenêtre qui ne sache où aller,
car elles vont, les fenêtres,
au pas pressé de l'automne,
se jeter dans les étangs noirs
et voyager au fond de cet inconnu
parfois si beau.*

*Quelques-unes se défenestrent,
avidées de lumière.
Les dormantes hésitent et se voilent :
tournées vers l'intérieur,
elles habitent nos âmes et celles de nos chats
tandis que, pieds et poings liés,
les oubliées interjettent appel.*

*

*Elle parle à son couteau à sa fourchette à son fouet qui ne bat que
l'impatience
Elle parle à son bol où pleure un peu de lait
Elle parle à la carafe à la nappe à la tache de vin
Elle parle à la fenêtre
Elle parle au revers de la main à la paume du soir qui oublie de
s'éteindre au petit chaud qu'elle a dedans et qui brasille par
intermittence sous la laine*

*Elle parle comme on chasse le doigt sur la gâchette
Comme un fer rouge sur une chair blanche
Elle parle comme on mitraille l'impossible
Comme on n'a plus vingt ans
Comme on lave à grand renfort d'eau claire
Elle parle comme on vertige un clair-obscur
Comme on cristallise la durée le mouvement la chute en apnée*

*

*J'écoute le même oiseau siffler le même air
sur le même arbre du même jardin*

Qu'est-ce qui, en moi, a changé?

*

*Le soir devêt le corps des femmes
Jusqu'à révéler leur âme
leur sourire enfermé dedans
Un rêve habillé pend au cintre
Des lèvres parlent dans l'ombre
Des mains glissent des murs
et se nouent aux chevilles du désir
tandis que le soir désinvite
les épines du jour*

(Le bonheur inconsolé)

❧ ❧ ❧

*La femme du matin
se lève d'abord en toi
en ta nuit dévoilée
sur le pudique abandon de ta joue
Tu l'éclaires de tes yeux d'homme*

*tu la mouilles de la voix
Dans son intime parfum
l'empreinte de vous seuls
Tu la respires comme on se noie
Elle ramène avec le jour
les rêves en allés que tu n'as pu cueillir
la veille sous la fatigue du réel
Tu les sais bons à boire
au revers de ses mains
aux larmes de ses cils
au moelleux de son cou
comme une absinthe
Prolonge cette envie
Ranime la forêt endormie
Il fait presque clair
Le jour patientera
pour mordre vos prunelles
que la femme du matin
ait mangé tout ton miel*

*

*La femme du soir, la reconnais-tu ?
Est-ce de la fatigue, cet air de nonchalance ?*

— *Il pleut... Ça te rend belle sous la lumière,
dis-tu.*

*Brillante, elle regarde la vitre
où la pluie dessine son nom.
Dans ses yeux, l'envie d'étreindre
un feu solaire entre les bras et sous la robe...
L'envie d'un grand mime d'amour
à célébrer à deux corps nus.*

*La femme du soir,
démasque-la, dénoue-la.
Du bout de tes yeux d'abord.
Du bout de tes mots ensuite.
Prends le temps
de craquer sous la peau,
de te fendre pour elle,
d'oublier qui tu es.
L'obstacle entre vous deux,
c'est le fleuve du jour qu'il faut passer à gué.*

*La femme du soir
à qui l'on donne sa folie,
amoureuse et châtelaine
d'un lit couturé de désirs,
cette belle-de-nuit t'apporte
sous sa laine,
sous la soie de son sourire,
une musique imprononcée.*

(Vol à main nue)



La Gomme

Charles se passa la main sur les joues, auscultant sa barbe qu'il allait tenter de raser de près. Il se trouva l'air gris. L'air gonflé. L'air bizarre. Le moteur de son rasoir l'agaça comme chaque matin où il se sentait moche, mais il n'y pensa pas trop, absorbé par les mouvements arrondis de sa main droite. La radio dégoisait dans un demi-chahut. (Il faut bien que tout le monde vive) Et l'ampoule morte avouait toujours, d'un même œil au beurre noir, l'inattentive charité de son propriétaire.

« Un matin d'automne rance n'a rien de réjouissant, se lamenta Charles, sauf peut-être pour les peintres... »

Il se tamponna quelques gouttes d'après-rasage, glissa nerveusement sa cravate sous le col, anciennement bleu aviateur, attrapa son veston dont il ne secoua même pas les quelques pellicules grasses et jeta de biais un dernier vague coup d'œil, en passant, à son seul miroir de plain-pied.

L'air était tendu de soupirs matinaux que Charles percevait, la radio éteinte, mais dont il n'arrivait jamais à identifier la provenance. On eût dit que les meubles, les objets, suaient ces plaintes, ces gémissements dès son réveil. Était-ce par manque d'affinités ou, simplement, par mélancolie naturelle, celle de Charles dans ce cas, qui, à la manière d'un phénomène chlorophyllien, sourdait de l'environnement apparemment calme et détendu ?

La lumière encore bleue s'ocrerait sûrement, de quoi rappeler Van Gogh. Une odeur de café rôda le long des murs. Le chat miaula dans l'embrasement mauve de la loggia. Charles se rappela sa solitude. (Combien de fois n'avait-il pas ressenti ce miaulement comme un reproche ?) Il eût préféré l'oublier, mais va ! Les sentiments, ça vous commande. Pire, ça vous tyrannise ... Il lança un juron dans le vide et trébucha presque sur son portrait dans le miroir.

« Quelle tête, murmura-t-il. Quelle gueule ! »

Il n'avait jamais vraiment supporté son petit gabarit, encore moins sa calvitie naissante, vieillissement prématuré. L'envie le prit soudain de tout gommer : sa trop petite vie, ses soi-disant amis, sa trop mince carrière sans objet, son éternelle cravate bleue à pois trop blancs, son chat Whisky, son yucca trop déplumé, sa feuille d'impôts, haïssable au cube dans ces moments-là ... Envie de tout gommer, oui, parfaitement. Et presque sans réfléchir – l'envie se passe aisément de ce genre de chose –, il s'empare de sa gomme blanche, fidèlement placée sur son étroit bureau. Puis, jambes écartées, bien d'aplomb sur le plancher, le bras tendu vers son reflet, il commence à gommer ses pieds, ses mollets, ses genoux, ses cuisses, s'embrace au gommage de son bassin, étonné de ne pas souffrir, efface sa main gauche et son bras et son épaule, attaque son buste raidi par un vain orgueil, laisse choir des copeaux rose chair sur le sol dépouillé ; son reflet respire encore par on ne sait quelle bronche, quel poumon, tandis que l'allure faiblit comme lors d'une trop folle

escalade ; Charles reprend juste assez d'énergie pour gommer son visage, en ayant soin de garder ses yeux pour la fin, son regard bleu guidant l'ultime estocade portée à son bras droit.

Les yeux alors stupidement écarquillés s'écrasent sur le sol, juste à côté de la gomme blanche enserrée par deux phalanges roses, avec, étrange, comme un bruit d'œuf poché.

C'est ainsi que Charles disparut, autodestruction sans cérémonie, par miroir interposé, indifférence poussée à l'absurde, geste sans rémission... Il était sept heures vingt-huit. Un calme matin de novembre naissait sous la toison du ciel. Un lundi épique d'utopie ...

Mais qui s'en aperçut ?

(XYZ, Montréal, 1993)

•••

Fruit défendu

Mon corps est une braise blanche

Tu brûles à sa neige d'un incendie secret

Mes seins mûrissent sous tes paumes

Chaque nuit que l'amour danse

Ma langue est une clef qui sait tourner

sept fois

les rêves dans la bouche

(*En vertu de nous-mêmes*)

•••

Climat

*Il neige en moi
obscurément.*

*La nuit prématurée
dessine son visage d'ange noir.*

*Entre mes paumes,
un secret aussi vieux que la vie.*

*D'un bord à l'autre,
j'écris comme un rameur sans rivage.*

*

Doublure

*Chaque matin, je me dis au revoir
Je sors de moi et tourne la clef dans la serrure.
Celle qui s'en va, inquiète et lourde, n'a rien à
voir avec celle qui reste, altière et sereine. Au
bout de longues heures, elles se retrouveront,
n'auront rien à se dire, dîneront face à face,
se coucheront côte à côte, avec, si la mémoire
est bonne et la main secourable, un poème
entre elles deux.*

(Le rameur sans rivage)

Labyrinthe

*Se perdre
dans le huit aérien de l'amour
dans la joie orange des alizés
dans le cristal bleu d'un labyrinthe
Se perdre
et pouvoir réinventer
le chemin de la plénitude*

*

Sud

*Très nu en toi je touche l'aube
beauté liquide où nos noms s'enchevêtrent
J'atteins le sud de nous-mêmes
l'oméga du rapt*

*Libre et fluide
le temps bat dans mes tempes*

*Il n'est d'urgence que d'aimer
dans l'éblouissement où filtre
l'infertile silence*

(Petit bréviaire amoureux)

❧ ❧ ❧

*Enfermés dans notre corps
nous sommes les fœtus
d'une pierre sculptée
à même un bleu obscur
L'étrange nous submerge
L'inaccompli nous hante
Et l'être nu en nous
berce l'enfant de nos discordes*

*

*Un cheval nu
promène un enfant nu
dans un pays nu libre et doré
comme la nudité
inaccessible en nous*

*

*Donne-moi ton pastel bleu
ton journal sans date
ton papier peint meurtri
les doigts de ta main gauche
ton arcade sourcilière
ta ligne d'horizon
je tracerai nos noms
à l'encre indélébile
sur le parvis étroit de la vie*

*

*Cher vieux fou
tu te sais mordu par la Mort
comme un fruit trop mûr*

*Et tu cries avec le blanc
de toutes les âmes perdues*

*(Le Passant fabuleux,
poèmes inspirés par des œuvres de Picasso)*



*On entre dans le jardin
après s'être lavé le visage
les mains et les pieds*

*On s'est vêtu de blanc
On s'est fait minuscule
Forme parmi les formes
que saisons désagrègent*

*

*Le jardin a-t-il pour dessein
de te perdre
de sombrer avec toi dans la nuit
de nourrir tes racines
tes chemins de traverse
de te transfuser
de te transplanter
de t'universaliser ?*

*

*Ta demeure est un jardin fragile
agile aussi malgré le viol des vents
Il pense peu
dépense tout ce qui l'ondoie
engrange tes désirs de parcours insensés
Il sait que tu viendras*

*te reconnaître à son miroir
et que demain est tiède
d'être déjà aimé*

(Le jardin fragile)

•••

*La cruche a soif
de l'eau du puits*

*La coupe a faim
de fruits de pain*

*Et la maison perdue
de la lumière des paroles*

*

*Là où demeure le silence
là aussi je demeure*

*Et l'encre lie
l'instant mort et l'instant à venir
le silence passé à la parole qui naît*

(Être au monde)

•••

Synthèse

Pour Valéry, la poésie naît de la musicalité du vers : rythme et sonorités. Elle tient ensuite à la cohérence des métaphores. L'isotopie qui les traverse est plus importante que la richesse de chacune prise à part. Les poèmes de Béatrice Libert sont en vers libres, leur rythme ne doit rien au pas cadencé des strophes classiques. Un décasyllabe parmi des vers plus brefs offre souvent une belle image, soulignée par le déhanchement de la césure. L'alexandrin, rare, marque volontiers un temps de réflexion ou un épanouissement. Mais la brièveté de beaucoup de vers crée la légèreté, la rapidité de l'évocation. On s'amusera parfois de trouver le rythme du dodécasyllabe à quelques distiques de vers de six pieds qui échappent ainsi à la mesure traditionnelle. Les mètres impairs, peu nombreux, semblent hésiter tandis que les assonances intérieures fréquentes obligent à une lecture plus lente et plus scandée. Subtilement, une mesure inattendue vient parfois rompre un rythme qui cherche à s'installer.

Les métaphores permettent plusieurs lectures du même poème. «*Un chevreuil court dans mon sang...*» Jeunesse, amour, élan poétique, inquiétude, toutes ces interprétations de l'image n'oblitérent pas l'évocation du chevreuil. Chaque métaphore existe d'abord dans sa réalité vivante. Chaque pièce construit un monde cohérent directement perceptible, puis évocateur ou suggestif. Une ligne de force parcourt les images, les lie et nous les livre. Au lecteur d'en découvrir les mystérieuses significations : «*Apprête-toi à changer d'âme / Le marchand va venir*».

La métaphore parfois laisse la place à l'expression directe, simple, presque dépouillée du sentiment. Il nous arrive de rencontrer des mots d'amour dont la force tient à la simplicité, à la vérité : «*Tu m'as appris à être celle / Que l'on possède et dont on rêve encore*».

L'amour est le thème principal de l'œuvre : sentiment pur, exigeant, exempt de jalousie et d'amertume. La connotation érotique est fréquente : *Le soir dévêt le corps des femmes*». Ferveur, bonheur, apaisement. L'amour est la découverte de l'autre, il enrichit la découverte de soi. Il est le terreau qui nourrit le songe, qui finit par des mots...

Et pourtant, le dernier recueil s'intitule *Le bonheur inconsolé* : «*Le bonheur lèche ses plaies / Qui l'absoudra?*». La déchirure s'exprime clairement : «*Quel mot te manque à la jointure du soir?*». Mais l'espoir reste présent, car l'amour est fidèle et l'œuvre poétique transcende le doute et l'inquiétude. En reprenant à Éluard son titre «*L'amour la poésie*», on aurait un raccourci de l'œuvre de Béatrice Libert, car l'écriture y tient presque autant de place que l'amour : «*J'écris noir sur blanc / Ce que je pense / Mais je pense mal*». Plaisir de jongler avec les mots : «*Je cherche un mot / rond / vivant / parfait*»; avec les images : «*Et ton rire versé / comme un thé à la menthe / embaume la maison / de soyeuses harmonies.*»

L'essentiel d'un art poétique est dit dans *Lalangue du désir et du désarroi* qui évoque la naissance de l'œuvre : tension de l'être, ferveur, souffrance. *Le bonheur inconsolé* précise l'importance du mot qui permet de nommer la sensation ou le sentiment et de les regarder en face.

L'amour et la poésie s'expriment souvent sur un fond de décor quotidien : «*chagrins empilés à gauche, / sur l'étagère en chêne...*» On ne peut s'empêcher de trouver féminin ce souci de l'ordre : «*Elle a rangé l'eau dans sa cruche / (...) l'étrange dans son âme*» et l'espièglerie qui s'amuse à tout mélanger est féminine aussi : «*Au soir/ il nous faudra rentrer le pain coudre le beurre tondre la nappe...*». Jusqu'à ce qu'on trouve l'étonnant texte en prose rythmée qui évoque la femme seule enfermée dans sa cuisine (cité page 15). Les mille détails de la vie domestique si plaisamment décrits jusqu'alors se chargent d'une signification dramatique : la solitude est dépeinte avec une rare intensité. Dès *Le bonheur inconsolé*, nous devinons que quelque chose a changé dans la vision du monde de Béatrice Libert.

La mort, enfin, apparaît plus souvent dans les dernières œuvres.

Parfois, elle se lit en filigrane dans l'expression du désarroi : «*Et tout s'est délité*». Mais quand elle est clairement évoquée, elle est le dernier refuge de l'espoir. On y chercherait en vain une connotation religieuse. Dire la mort est ici affirmer la suprématie de l'esprit et la force de l'œuvre qui survit au poète. Il ne s'agit pas d'écrire pour la postérité, mais de dire ce qui, dans l'homme, est regard sur sa condition : «*Écrire au plus près de l'humain*», c'est fixer l'instant fugitif et lui donner la noblesse de l'esprit.

Marie-Thérèse VANDERMEULEN

* * *